

*À Michèle et Monique*



## Notes liminaires

### Unités de mesure

Le pied	0,324 m
La toise	6 pieds soit 1,949 m
La lieue	environ 4 km
La livre	environ 500 g

### Unités monétaires fiduciaires

12 deniers = 1 sou ou sol
20 sous = 1 livre = 4,5 g d'argent

### Les principales monnaies de paiement

#### En cuivre

Liard	3 deniers
Demi-sou	6 deniers
Sou	12 deniers

#### En argent

Vingtième d'écu	6 sous
Dixième d'écu	12 sous
Cinquième d'écu	1 livre et 4 sous
Demi-écu	3 livres
Écu	6 livres

En or

Demi-louis	12 livres
Louis	24 livres
Double Louis	48 livres

**Le calendrier Républicain :**

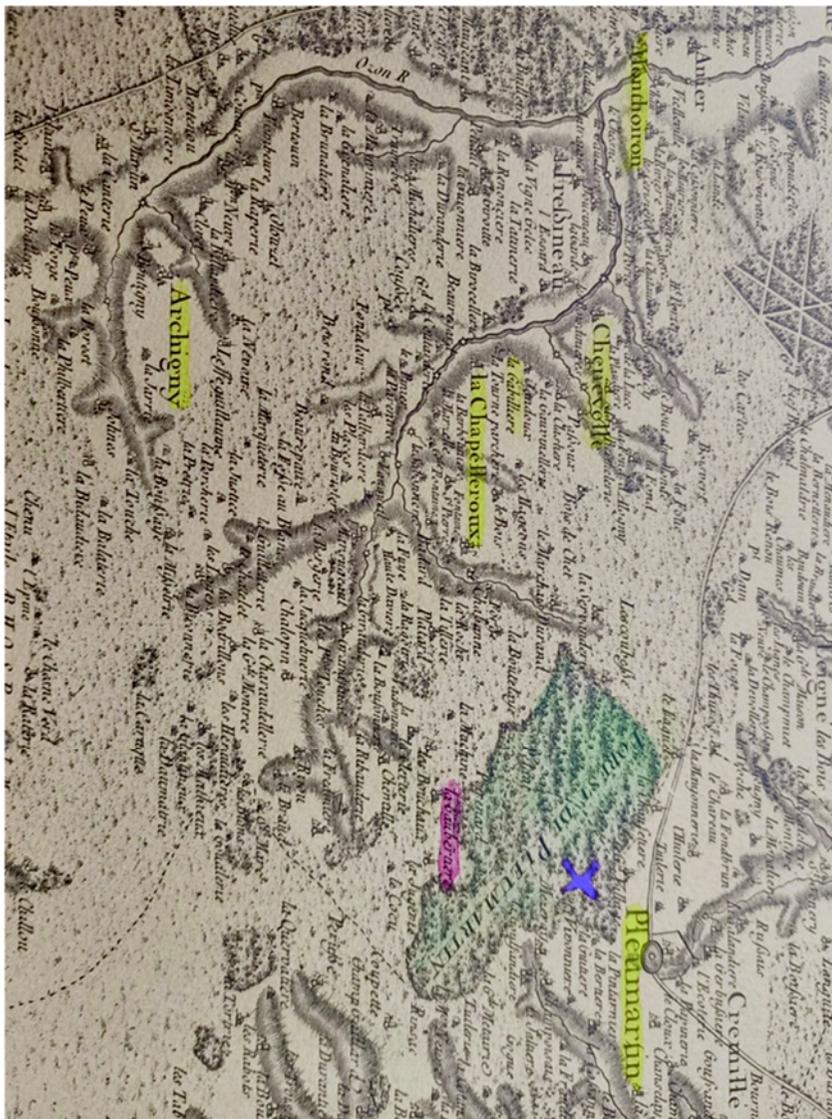
Découpé en 12 mois de 30 jours, plus 5 ou 6 jours complémentaires selon les années.

Il débute le 22 septembre 1792 (jour de l'avènement de la République française) : 1er vendémiaire an 1 de la République.

Les dates ci-dessous sont à un jour près, selon les années

Vendémiaire	du 22 septembre au 21 octobre
Brumaire	du 22 octobre au 20 novembre
Frimaire	du 21 novembre au 20 décembre
Nivôse	du 21 décembre au 19 janvier
Pluviôse	du 20 janvier au 18 février
Ventôse	du 19 février au 20 mars
Germinal	du 21 mars au 19 avril
Floréal	du 20 avril au 19 mai
Prairial	du 20 mai au 18 juin
Messidor	du 19 juin au 18 juillet
Thermidor	du 19 juillet au 17 août
Fructidor	du 18 août au 16 septembre

5 à 6 jours complémentaires entre le 16 et 21 septembre.



Extrait de l'atlas de Cassini (fin 18e)



# Première partie



## I

Le ciel et la terre se confondent depuis des jours et des jours, la lumière, blanche et crue, noie tout paysage. L'horizon n'existe plus. Dans la plaine, couverte de neige à l'infini, la longue, l'interminable colonne de soldats se traîne d'un pas lourd. Les pauvres hères arpentent quotidiennement d'énormes distances, des dix à douze lieues, jamais moins, les pieds dans la neige. Ils sont exténués au-delà des limites qu'ils croyaient possibles. Le froid intense les mord cruellement, un immense frisson permanent parcourt leur peau de la tête aux pieds, ils tremblent comme des feuilles sous la bise. Même leurs os sont gelés. La faim tenaille sans répit leurs estomacs, vides depuis si longtemps, qu'ils peinent maintenant à s'en souvenir. Ils ne s'arrêtent pas, ils marchent, toujours plus lentement, plus hésitants, ils trébuchent de plus en plus souvent.

Ils ont froid, ils ont faim, ils sont fatigués, mais ils avancent ou plutôt ils reculent. Ils ont quitté Moscou et ses flammes plusieurs semaines auparavant et ils refluent vers la France. La retraite se déroule en bon ordre, mais l'espoir

a disparu. Il a disparu avec le dernier morceau de pain, mâché tout doucement pour le faire durer.

Après une avance fulgurante, ils pensaient avoir vaincu les Russes, mais ils ne connaissaient pas le rude hiver russe, le terrible hiver russe !

Pierre marche, soldat parmi les soldats, emmitouflé dans une superposition de pauvres hardes. Il a enveloppé ses chaussures, usées jusqu'à la corde, avec quelques chiffons glanés sur le chemin. Il avance de plus en plus pesamment, son lourd fusil sur l'épaule. Dans le ciel, des corbeaux, oiseaux de mauvais augure, planent, ils attendent leur heure.

Il ne sait plus depuis combien de temps il marche, des jours, des semaines, il ne sait plus, tout est dilué dans le froid, la neige et la faim.

Il se souvient qu'hier, mais peut-être était-ce il y a beaucoup plus longtemps, il a traversé une large rivière sur un pont de fortune. Sur le bas-côté, des corps gisaient, alignés dans leurs uniformes. Les corps de pontonniers, ils avaient donné leur vie pour que l'armée franchisse cette rivière pas encore prise par les glaces. Il en connaît le nom, il l'a entendu prononcer par des officiers. La Bérézina.

Sur la droite, des ombres, immobiles, elles se dessinent dans la brume, elles tendent leurs bras nus vers le ciel. De plus près les soldats distinguent un bosquet de bouleaux rachitiques. De ces silhouettes statiques se détachent de plus en plus nettement des formes. Elles sortent du bosquet et s'avancent vers la colonne. Bientôt les soldats discernent

des silhouettes à cheval. Elles s'approchent de la colonne, fantasmagoriques dans ce vide.

Les Cosaques veillent !

Au petit trot, sur leurs petits chevaux poilus et nerveux, sûrs d'eux-mêmes, de leur force, conscients de la faiblesse de leur ennemi, ils veillent sur la colonne. Chaudement vêtus de leur houppelande, le bonnet de fourrure enfoncé sur les oreilles, ils tiennent à la main leur longue lance acérée. La proie ne leur échappera pas ! Il suffit d'attendre, de faire attention que personne ne quitte la colonne pour essayer de trouver quelque pitance dans un village, qu'aucun soldat ne puisse s'éloigner et ramasser du bois pour se chauffer.

Quand la troupe de Cosaques devient trop menaçante, sur les ordres d'un sergent, quelques soldats s'arrêtent et les mettent en joue.

– Ne tirez qu'à coup sûr, ne gaspillez pas vos munitions ! leur intime-t-il.

Ils se tiennent trop loin pour les abattre infailliblement. Nos soldats manquent de cartouches, les mains gelées n'arrivent plus à recharger le fusil. Les doigts, gourds, ne savent plus attraper une cartouche dans la giberne, la déchirer avec les dents et verser juste un peu de poudre dans le bassinet et le solde dans le canon de son arme. Les doigts raides, insensibles, ne peuvent plus, ensuite, saisir la balle et la glisser dans le canon puis prendre la baguette pour la pousser à fond. Ces opérations, simples, si souvent

répétées et tellement automatiques, deviennent insurmontables avec le froid et la fatigue.

Sous la menace des fusils pointés qui s'ajustent à tous leurs mouvements, les Cosaques pressent le pas et virevoltent continuellement pour ne pas constituer des cibles statiques et faciles. Ils viennent estimer la réaction de la colonne. Les réflexes guerriers n'ont pas entièrement abandonné nos soldats, ils se montrent encore trop menaçants pour le petit groupe ennemi. Ils font volte-face. Ils s'éloignent tranquillement et s'évanouissent dans le brouillard. Ils attendent un moment plus favorable pour sabrer ou transpercer de leurs lances quelques retardataires ou grognards isolés partis chercher un peu de bois. Ils sont patients et impitoyables. Ils vivent chez eux et évoluent dans leur élément.

— Ledoux, lève-toi, tu vas crever !

Pierre avance de plus en plus péniblement dans la neige. Le vent du Nord, glacial, traverse les restes de son uniforme et les loques qui l'enveloppent.

Plusieurs fois depuis ce matin, il s'est écroulé. À chaque fois un camarade est venu l'aider à se relever, à le soutenir et l'aider à repartir de son pas chancelant. Aux dernières chutes, c'est à coups de botte dans les côtes qu'ils l'ont forcé à se mettre debout et à marcher.

— Ne t'arrête pas, lève-toi et avance, tu peux y arriver !

La précédente nuit fut terrible, il n'a pas dormi, le corps secoué par les frissons, le petit feu de bois ne réchauffait pas l'atmosphère, petite lueur tremblotante dans l'immensité

de la nuit glaciale. Dormir, c'est aussi s'endormir, s'endormir pour toujours. Chaque matin quelques bougres restent sur place, statufiés dans la position qui les a vus s'endormir.

Ne pas s'arrêter, ne pas penser, marcher, marcher, marcher vers le Sud, vers la chaleur, vers la sécurité, vers la France.

Pierre, de nouveau, trébuche et s'écroule, le nez dans la neige. Ses camarades, affaiblis, ne trouvent plus la force de le relever. Ils le bourrent de coups de pied violents. Pierre ne répond plus, ne gueule plus comme il savait si bien le faire. Il reste prostré, à genoux, son souffle est court, incertain et irrégulier. Il s'appuie sur son fusil et essaie de se remettre debout, sans succès. Il chancelle, ses ultimes forces le quittent, il retombe lourdement, son arme a échappé de ses mains gelées. Les derniers coups reçus ne le font même plus tressaillir.

Le caporal s'approche, il connaît trop bien cette situation, il l'a déjà trop souvent vécue. Il donne quelques ordres :

– Jules, empoigne son fusil et toi, Auguste, tu m'as dit ce matin que ta giberne était presque vide, prends la sienne, il y reste encore quelques cartouches. N'oubliez pas son sabre, les Russes s'en serviraient contre nous !

Un camarade ramasse son fusil, un autre sa giberne, un troisième son sabre. Un dernier s'approche et parle doucement à Pierre :

– Je te débarrasse de ta grosse écharpe, tu n'en as plus besoin. Tu ne veux pas qu'un de ces fichus grenadiers qui nous suivent, ou pire un cosaque la récupère ?

Délicatement il déroule l'écharpe de laine et s'en pare. Pierre la porte depuis des années, depuis la Bavière où une brave fille, accueillante et aimante, la lui avait tricotée en guise de cadeau d'adieu, après quelques faveurs consenties. Il y tenait beaucoup et ses camarades le charriaient souvent à ce sujet. Ses collègues n'ouvrent pas, ils ne fouillent pas son havresac, ils savent tous qu'il est vide depuis longtemps, comme les leurs.

Pierre gît dans la neige, recroquevillé sur lui-même. Un mince voile de neige le recouvre doucement. Son escouade s'éloigne, à tous petits pas, courbés contre le vent et la neige virevoltante qui s'est remise à tomber. Le dernier se retourne, brièvement, jette un dernier regard d'adieu et repart. Ils ne sont plus maintenant que des silhouettes, elles s'évanouissent bientôt dans le néant. La colonne défile à côté de lui. Ils sont chaque jour plus nombreux, allongés comme lui sur le bord du chemin. Un soldat, encore plus démuné que lui, retire ses chaussures usées et déglinguées. Il ne bronche pas, ses pieds ne lui appartiennent plus. Il ne s'aperçoit pas qu'un autre lui enlève sa capote.

Pierre gît à moitié nu, dans la neige et le froid polaire de la Russie.

Il ne ressent plus le froid. Depuis des jours, ses mains et ses pieds le faisaient hurler de douleur, maintenant ils sont devenus insensibles. Un heureux bien-être l'envahit. Il se sent bien, il reste lucide, il sait que sa dernière heure arrive, il ne peut plus lutter, il s'abandonne.

Il vient de passer une bonne quinzaine d'années de

campagnes à courir d'un bout à l'autre de l'Europe avec de rares moments de quiétude. Pendant tout ce temps, il a senti souffler le vent des boulets, entendu siffler les balles à ses oreilles et vu les pointes menaçantes des baïonnettes s'approcher de sa poitrine. Il a traversé ces années sans jamais recevoir une blessure grave. Après une si longue période, il est toujours resté simple soldat. Illettré, le grade de caporal lui est interdit, il n'est pas devenu grenadier, sa petite taille, guère plus de cinq pieds, le disqualifiait. Il devint voltigeur et il portait avec fierté les épaulettes vertes distinctives, en compagnie de vieux briscards, comme lui.

Comme des scènes au théâtre où les acteurs se meuvent au ralenti, Pierre se remémore. Il se souvient des longues marches où les pieds brûlent, où la courroie du lourd fusil scie l'épaule. Il revit les bivouacs au sein de son escouade de vieux grognards, il sourit à leurs interminables discussions devant la marmite bouillonnante. Il revoit les parties de cartes, à la table d'une quelconque auberge enfumée, bruyante, sale, nauséabonde et les altercations brutales entre les fantassins et les cavaliers, si habituelles qu'elles en étaient attendues.

Il ne reverra plus la France et son Poitou natal qu'il a fuis il y a fort longtemps. Il le sait. Il n'en ressent, pour autant, aucune envie, aucune nostalgie.

Le voile de neige s'est épaissi et le recouvre à présent comme un linceul immaculé.

Il redevient le petit garçon qui court, pieds nus, après la messe, à la Chapelle-Roux, dans le décor de son enfance.

C'est dimanche, les femmes attendent, en pépiant, leur pain mis à cuire au four banal. Les hommes boivent une chopine de vin en causant du marquis, leur seigneur, ou de la récolte à venir, toujours trop mince pour nourrir la famille. Tous les enfants des fermes des environs se retrouvent avec plaisir, ils oublient, pour quelques instants, la dureté des travaux de la semaine et la faim, omniprésente. Ils jouent autour de l'église à « chat perché », à « loup y es-tu » ou autres jeux. Les plus grands content fleurette aux filles endimanchées.

Il a vingt-quatre ans ou à peu près, il se tient au côté d'une frêle jeune fille habillée d'une robe offerte par son oncle, capitaine commandant les troupes en Guadeloupe. Ils se tiennent par la main, roides et empruntés, dans l'église Saint Ambroise de Monthoiron, un village proche de la Chapelle-Roux. Là où le Marquis Pérusse d'Escars réside en son château, au bord de l'Ozon. Elle s'appelle Marianne et ils se marient le jour de la Sainte Bernadette, un froid mardi de février 1783. Les temps sont durs et les agapes réduites à presque rien, une soupe plus grasse que d'habitude, une volaille, du fromage de chèvre et un gâteau fait de farine, de beurre et de sucre, un broyé du Poitou.

Quelques jours, à peine, après son propre mariage, son père se remaria. Remonte alors à sa mémoire la violente altercation qu'ils ont eue. Ivres, saouls comme des malpropres, l'un autant que l'autre, le fils reproche à son père, déjà âgé, ce remariage avec une catin. Ils en viennent aux mains et le fils blesse durement le père à la tête. Une longue brouille suivra. Elle ne prendra fin qu'à la mort du père, dix ans plus tard.

Pierre est sorti du tunnel, il baigne désormais dans une lumière forte et agréable à la fois, elle repose ses yeux brûlés par le froid. Une douce chaleur l'enveloppe. Il perçoit clairement les hommes qui défilent à côté de lui, il entend distinctement leurs voix et distingue même leurs paroles :

- Celui-ci ne souffre plus !
- Mince, d'autres lui ont déjà pris ses chaussures !

Il revoit une ferme, sa ferme, il possède maintenant un domestique et une servante, des enfants courent sous le regard de leur mère. Il relève la tête et fixe sa voisine, une belle femme. Qui est-elle ? Il ne sait plus, il voudrait bien se souvenir, mais rien n'y fait, le néant, le vide !

Ses pensées deviennent floues, elles s'éloignent de lui petit à petit. Le brouillard entoure Pierre, soudain, il tressaille, son cœur se met à battre la chamade, il entend une voix forte prononcer ces mots terribles :

– *Le tribunal après avoir entendu le commissaire du pouvoir exécutif condamne Augustin Provost à la peine de mort.*

– Non ! Vous tuez un innocent ! hurle Pierre, en réalité à peine un murmure sort des lèvres à fleur de neige.

D'où vient cette épouvantable condamnation, dans quel monde prend-elle sa source ?

- *Tout condamné aura la tête tranchée !*

Le pauvre soldat, étendu dans la neige froide de Russie, se redresse brusquement, enfin il croit se redresser. Il n'a même pas soulevé sa tête, si lourde et si légère à la fois.

- Je ne veux pas mourir, je suis innocent !
- *Quiconque aura été condamné à mort pour crime*

*d'assassinat, d'incendie ou de poison sera conduit au lieu d'exécution revêtu d'une chemise rouge. Que ledit Augustin Provost sera conduit au lieu du supplice revêtu d'une chemise rouge et aura la tête tranchée sur l'échafaud qui sera pour cet effet dressé sur la place de la Révolution ci-devant dite du Pilon de cette commune de Poitiers.*

– Vous tuez un innocent, le sang d'un innocent remplit vos mains, regardez-les, regardez-les, il coule déjà !

– *Gardes, emmenez le condamné !*

Le froid œuvr, le brouillard dans sa tête est devenu plus dense, il n'arrive plus à voir les gens dans ses souvenirs. Il ne sait plus qui est qui. Et lui-même d'ailleurs, qui est-il ?

Ai-je tué, qui ai-je tué ? Suis-je vraiment innocent du crime dont on accuse cet Augustin Provost ?

Pierre s'éloigne de la vie, dans les limbes où il flotte, il ne peut plus accrocher les faits les uns aux autres. Il a tant renié le passé ces dernières années que celui-ci se dérobe maintenant à ses souvenirs.

Pierre ? Augustin... ?

Les derniers soldats de la colonne disparaissent au loin. Un linceul de neige le recouvre entièrement, il n'a plus la force de le secouer. Dans le ciel tournoient toujours des corbeaux.

Le groupe de Cosaques de ce matin revient et aperçoit le petit tumulus de neige au milieu de cette immense plaine. Un cavalier se détache du groupe et s'avance, doucement, la lance à la main. Un animal blessé peut encore chercher à tuer ! Il tourne autour, lentement, attentif au moindre

mouvement, enfin il s'approche et fiche sa lance dans les reins de l'infortuné soldat étendu là.

Aucune réaction, aucun tressaillement, le froid a terminé son œuvre mortifère.

Il saute à terre et entreprend de fouiller le cadavre. Il ne trouve pas grand-chose à glaner, sinon le havresac vide et les buffleteries qu'il pourra monnayer pour quelques sous. Il emporte le shako, il l'offrira au père de sa dulcinée, comme gage de sa bravoure dans la guerre contre les Français. Ses camarades le hèlent, il saute en selle sans même mettre le pied à l'étrier et s'éloigne rejoindre son groupe au galop.

Les corbeaux ont veillé toute la journée sur la colonne de soldats, ce soir, ils feront bombance, ils sont bien les seuls à être gras dans cette morne plaine.



## II

Ils sont trois, trois hommes à discuter tranquillement, ce matin sur la place du village en face de l'église, devant une échoppe. Les trois sont des élus récents de la commune, fiers de leurs nouvelles attributions et attentifs à leurs responsabilités que la Révolution leur confie. Ils se tiennent autour d'un arbuste, un chêne, de la hauteur d'un homme, dont la terre au pied, vient juste d'être remuée. Il est encore couvert de rubans tricolores et de cocardes en papier. Ils entourent « l'Arbre de la Liberté », planté en grande pompe, quelques semaines auparavant. L'aîné, Antoine Clerté, est le propriétaire de l'échoppe proche. Déjà âgé c'est un gars jovial, une légère bedaine tend sa blouse et ses yeux mobiles et rieurs vont de l'un à l'autre de ses interlocuteurs.

– Je prends soin de l'arbre tous les jours, il ne manque jamais d'eau et je fais attention à ce qu'aucun cheval ou chèvre le mange !

– Ce serait bien dommage, la fête fut magnifique, vraiment réussie, presque toute la commune y assistait, réplique le plus jeune, Pierre Pascal Daillé.

– Les « Arbres de la Liberté » devaient tous être plantés

le 14 juillet, mais nous n'avions pas reçu à temps les instructions de Poitiers.

– Le principal, c'est de l'avoir planté pour que toute la population s'en imprègne.

– Alors Daillé, j'ai appris que tu allais prendre femme ? Clerté vient de changer, brutalement, de sujet.

L'intéressé rougit et bafouille en regardant le sol.

– Oui c'est vrai, nous devons nous marier cet hiver.

Le jeune homme n'a pas encore atteint la trentaine, il se tient raide comme la justice, l'air grave. Sa figure longue et pâle ne sourit jamais. Son regard se perd, quelque part derrière ses interlocuteurs, fuyant. Son corps svelte, sinon maigre, est engoncé dans une redingote de gros drap noir et il porte un pantalon de toile sombre pour bien montrer qu'il appartient au tiers état, ainsi qu'il sied à un nouveau révolutionnaire. Ce matin, il n'arbore pas son bonnet de laine rouge à la cocarde tricolore, comme il en a l'habitude et ses cheveux, châtain foncé, retombent, raides, sur sa nuque. Depuis 1789 et même avant, lorsque les idées et les pamphlets factieux circulaient sous le manteau, il adhère aux idées et aux buts de la Révolution. Il constitue l'un des plus, sinon le plus fervent défenseur de la doctrine révolutionnaire à Archigny. Un dogmatique pur et dur pour lequel la fin excuse les moyens, y compris les plus meurtriers. Il approuve pleinement la politique actuelle, quand la Convention exclut tous les tièdes, quand elle leur tranche la tête. Il lit scrupuleusement les nouvelles, les gazettes, quand elles arrivent, au compte-gouttes, dans sa

campagne profonde et loin des routes de communication. Il ne peut pas être qualifié de bourgeois et il ne le souhaite pas. Il ne vit pas de ses rentes, sa famille possède une métairie à la Billardière à une demi-lieue du bourg et il complète ses revenus avec ses fonctions de greffier auprès du juge de paix de Monthoiron et d'officier d'état civil de la commune. Il fait partie de cette minorité, à Archigny, qui, chaque soir, ne s'inquiète pas de son repas du lendemain. Il est élu, depuis cette année, officier de la municipalité, numéro deux dans la hiérarchie de la commune. Imbu de sa personne, il tient, depuis ce jour, à bien marquer sa différence. Les nouveaux us et coutumes de la Révolution compliquent sa tâche, ils demandent de se tutoyer et de s'appeler par sa fonction. Ses manières compassées font sourire, rire et s'esclaffer les anciens et les commères qui l'ont connu, courir avec les autres garnements sur la place du bourg et revenir à la maison, les genoux en sang.

– Tu sais toujours tout, rien ne t'échappe, oui c'est vrai je vais me marier après la Noël, la date est retenue.

– Avec une fille d'Archigny ? Antoine Clerté le sait, mais il veut lui entendre dire.

– J'épouse la cadette des Beaulu, Rosalie. Le même jour que sa sœur aînée, qui, elle, épouse Gabriel Degenne. Je peux te le dire, si tu ne le répètes pas, mon témoin sera le mari de ma sœur Renée et par conséquent ton fils Antoine.

– Une jolie fille ta Rosalie, tu fais un bon choix. Tu sais bien que je reste muet comme une carpe. Je sais me tenir coi, surtout avec le père de ta promise, Beaulu, l'agent national

de notre commune, les yeux et les oreilles de la Révolution. Il doit tout voir, tout connaître et ensuite tout rapporter fidèlement en haut lieu, une ou deux fois par mois.

– À Archigny, tout le monde est cousin de tout le monde, après plus de vingt ans que j’habite cette commune, j’ai toujours beaucoup de mal à m’y retrouver et à ne jamais commettre d’impairs. Pierre-Alexis Texier-Latouche, le troisième interlocuteur, les interrompt en riant aux éclats. Il adore titiller ses amis.

– C’est parce que toi, tu es un *Piron*, comment veux-tu nous comprendre, nous les gens d’Archigny, même si tu es venu te marier à Archigny ? s’exclame Clerté.

– Vous les *Pédâches*, vous vous reproduisez en circuit fermé !

– Tu as pourtant pris femme à Archigny ! insiste Antoine.

– Pas tout à fait, Marie-Reine est une Acadienne, arrivée ici, par hasard, il y a maintenant vingt ans.

C’est devenu un jeu depuis des générations. Personne ne sait le pourquoi et le comment, les raisons de ces noms bizarres de *Pédâches* et de *Pirons* sont oubliées depuis longtemps, noyées dans les brumes de l’histoire locale. La rivalité entre Archigny et sa voisine d’outre Vienne, Bonneuil-Matours, existe réellement et perdure. Les « *Pédâches* », les tiques, d’Archigny se moquent des « *Pirons* », les oies, de Bonneuil et vice-versa.

Certains soirs d’assemblées, après quelques libations, la rivalité se règle aux poings, surtout quand les yeux d’une

belle sont en jeu, convoités par un parti de la paroisse adverse !

Aujourd'hui, sur la place du bourg, entre gens de qualité, cette évocation les fait sourire et même rire aux éclats.

– Tu es aussi un peu d'Archigny avec ta métairie de la Touche. N'es-tu pas le Sieur Pierre-Alexis Texier de la Touche ?

– Tais-toi, malheureux, ne prononce pas ces mots, surtout pas de « de », ils peuvent se révéler fatals et me mener à la guillotine ! La Convention vient de désigner pour Poitiers un nouvel envoyé spécial, doté d'immenses pouvoirs, bien plus que ceux que le défunt roi possédait. Ingrand qu'il se nomme, il a déjà raccourci quelques gars dans le département et d'autres, nombreux attendent dans les geôles de toutes les villes. Les prisons débordent, ils doivent en ouvrir d'autres.

– Bon, alors je t'appelle Citoyen Procureur, Citoyen Maire, ou Citoyen Officier municipal, ou comment ?

– Arrête tes plaisanteries. Je ne suis plus procureur, je suis le maire de cette commune et pour toi je reste Pierre-Alexis, même si je paraphrase les documents officiels de Texier-Latouche, maire.

Pierre-Alexis Texier-Latouche est l'homme fort de la commune depuis quelques années maintenant.

Armé d'une solide formation d'homme de loi, il arriva dans la commune une douzaine d'années auparavant, à la faveur de son mariage avec Marie-Reine Barbuteau. Celle-ci était la jeune et très belle fille du docteur acadien de la